

# On hommo pou pressa

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 44

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225481>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



# CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU  
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :  
Pache-Varidel & Bron  
Lausanne

ABONNEMENT :  
Suisse, un an 6 fr.  
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :  
Administration du Conteur  
Pré-du-Marché, Lausanne



## ON HOMMO POU PRESSÀ

**D**OU pouïro bouïbo, que n'avant pequa ne père ne mère, avant ètà met ein peinchon vè on vilhio oncllio qu'ètai vèvo. Lâi ètant pardieu bin, l'è pas po dere, cà sti oncllio ètai onna bráva dzein que lè z'amàve gaillà. Mâ n'ètai rein à la mouïda et ne lâi fasâi rein d'allâ mau vetu et quasu dèpatolhiu, quand bin l'avâi prâo de quie. Et n'ètai pas, non pllie, que l'ètai on rance (*avaré*), na! Mâ, l'ètai on hommo dinse, que n'avâi min de fenna po lo governâ, qu'ètai tant accotoumê âo vilhio que ne peinsève pas à preindre mèsouïra po dâo nâovo, et que ne s'èin tsaillessâi pas.

De biau savâi que ne fasâi pas bin atteincho à sè petit nèvâo, qu'ètant dobedzî de lâi demandâ quand l'avant fauta d'oquie. Lè douï petit luron, que n'avant pas on trossî dâi mî garnî ètant arrevâ âo bet de lâo tsemise, po cein qu'on ne lè repètasève pas aprî la bùta, et avoué lè z'einfant que l'usant tant quand vignant grand, là z'hailion sant binstout dâi freguelhie et lè tsemise n'avant pe min de pantet et n'ètant pe rein boune que po lo patâi. Lâo z'ein faillâi dâi z'autre, cà n'ousâvant pequa sè betâ ein mandze, et sè décidant à ein demandâ.

— Oncllio, que fâ on dzo lo pe gros de clliâo douï bouïbo, mon frâre et mè n'èin pe min de boune tsemise. Vo foudrâi avâi la bontâ de no z'ein tère fère!

— Eh bin, m'n'ami, bin su! bin su! te fâ bin de lo mè dere!

Adan, lo vilhio crie lo garçon (*domestique*) qu'einmandzève onna remèsse per dèso la remise, et lâi fâ :

— Djan, va t'ein vâ coumeincî à focherà l'outse (*chenivière*) po lâi vouagnî (*semer*) on bocon de tsenèvo (*chanvre*), cà m'ein faut po ourdî.

Ma fâi! quand lè mousse l'ouïtant cein, n'ant pas pu lâo tenî de rire l'on contre l'autro.

— Ah! lè petit coqueïn, se lâo fâ l'oncllio que lè vâi recaffâ, sant-te conteint ora que l'ant dâi tsemise!

## DES JEUX D'ENFANTS QUI ONT DISPARU

**C**OMME on l'a déjà dit, avec le temps qui passe, les mœurs et coutumes changent, les jeux aussi qui ont fait l'amusement de nombreuses générations d'enfants. A la Vallée de Joux, pendant longtemps, les garçons ont « fait aux militaires » avec une ardeur, une constance, un sérieux qui faisait dire à une personne assistant au défilé d'une « troupe » bellement armée : « Par là, les bouïbes sont rudes guerriers ». Passée cette époque! Sans doute, quand un régiment accomplit son cours de répétition dans la contrée, les jours suivants, vous verrez des enfants jouer aux soldats, grâce au sens de l'imitation inné chez eux. Mais ce ne sont plus les temps héroïques où des effets d'uniformes, des armes — des vraies, pas de sabres

de bois — de la poudre même, étaient à disposition.

Pour s'expliquer non pas ces mœurs prétendues belliqueuses, mais cette possession d'armes par la jeunesse, il faut se reporter à l'entrée de l'armée Bourbaki en Suisse, le premier février 1871. En effet, plusieurs milliers de ces pauvres soldats pénétrèrent à la Vallée de Joux à travers le Risoux. Sans doute, ils furent désarmés, mais des quantités de fusils, sabres, cartouches prirent clandestinement le chemin du galetas de nombreux habitants. Or, le Combiar, en bon Vaudois qu'il est, a le goût de la parade et de l'uniforme. Aussi, à la suite de ces temps mémorables, que les enfants en passe de « faire aux militaires », fissent appel aux détroques des soldats de l'armée de l'Est, rien de plus naturel. Ainsi dans les années 1880-90, vous auriez pu voir dans nos villages parader des garçons, armés de sabres d'infanterie ou même de cavalerie française, suspendus à des ceinturons de même origine.

Les détroques d'anciens miliciens suisses fournissaient également leur contingent à l'équipement de nos jeunes troupiers : képis, bonnets de police, épaulettes, pompons-flammes de grenadiers, baudriers, gibernes, etc. Il me souvient d'avoir vu vers 1907-08, un garçon vêtu de la veste des musiciens d'un groupe de la fête des vigneron de 1889. Et, ces braves avaient, à chaque exercice, un commandant coiffé d'un képi ou d'une casquette d'officier, qui prenait son rôle au grand sérieux... Tout cela n'est plus; les vieux uniformes, les sabres des bourbakis, on n'en voit plus; c'est de l'histoire ancienne.

Des gens prétendent qu'il faut interdire aux enfants ces jeux militaires qui développeraient en eux un esprit belliqueux, funeste aux idées pacifistes et de désarmement dont on voudrait voir tous les peuples s'imprégner. Que de tels et innocents exercices aient ce résultat, je n'en crois rien car l'enfant, dans le jeu des militaires ne fait qu'imiter des gestes dont il a été le témoin et qui lui ont plu, sans que le plus petit esprit guerrier naisse en son âme. En tous cas, parmi ceux que j'ai connus, jouant autrefois aux militaires, armés de pied en cap, aucun dans la vie n'a jamais fait preuve de bellicisme. Tous sont devenus des hommes de sens rassis et qui ont rempli fidèlement leurs obligations militaires — ce qui n'a rien de commun avec le bellicisme — comme c'était leur devoir, avant, pendant et après la mobilisation de guerre.

Mais, il est un autre jeu, très-dangereux celui-là, qui a sévi chez nous à la suite et en conséquence de l'entrée des bourbakis : celui de la poudre. En effet, la poudre d'innombrables cartouches subtilisées lors de l'internement y a été employée. Et voilà comment pratiquaient les grands garçons de ma génération. Une petite boîte quelconque munie d'un fond était remplie avec de la poudre retirée d'une cartouche; un fragment d'amadou était introduit dans la poudre par un bout et allumé de l'autre et chacun se sauvait... flamme, détonation formidable, saluée de retentissants hourras. Après quoi, la manœuvre recommençait.

D'autres, plus industriels, fabriquaient une sorte de petit canon au moyen d'une douille assujettie sur un plot de bois fonctionnant comme

affût. La douille était bourrée de poudre, puis de papier, etc. Sur la douille, percée à sa base, on disposait un peu de poudre et quelques centimètres d'amadou prudemment allumé... après quoi le coup partait. Ce jeu offrait de grands dangers et des accidents se produisaient de temps à autre. Malgré cela, les parents le toléraient. Depuis longtemps, il n'en est plus question. D'abord, parce que la poudre bourbakienne est épuisée; ensuite parce que, du temps où il y en avait encore des provisions, des pères de famille, ayant abondamment tirillé dans leur jeunesse, n'ont jamais permis à leurs fils d'imiter leur exemple. S. A.

## LE TIR AUTREFOIS

Dédié à M. J. Stuby, carabinier d'antan.

**C**ES quelques lignes sont destinées à remémorer de vieilles choses aux anciens et à les apprendre aux jeunes.

Voilà bientôt soixante ans, le petit gamin que j'étais, fonctionnait comme secrétaire de cible au tir de l'Abbaye des Amis de la Montagne; dans ce temps-là, ce n'était pas tout rose : à chaque coup de carabine, on recevait dans la figure des éclats de capsule qui vous piquaient le visage; on fermait les yeux pour les protéger quand retentissait le formidable coup de tromblon qui vous faisait sonner le tympan; ah! quand j'y pense, occuper ce poste était désagréable, mais nous le considérons très honorable et, pensez donc, pour nous autres, la paie était belle, on recevait pour le travail de ce jour-là 1 fr. 50 à 2 fr. C'était splendide!

Le visuel, au lieu d'être noir comme maintenant, était blanc, de 20 à 25 cm. de diamètre dans une cible noire. La position debout était seule admise; après le coup tiré, on allait charger à nouveau la vieille carabine appuyé à une table encochée sur le pourtour et on mettait dans le canon poudre, bourre et balle; chaque particulier fondait ses balles lui-même un des jours précédents. Arrivé en stalle, le tireur levait le chien, enchassait la petite capsule de cuivre dans un piton percé dont le trou communiquait avec la charge de poudre. Lorsque le marqueur indiquait un carton à la cible, le secrétaire remettait au bénéficiaire une contre-marque numérotée, faite de fort papier de forme rectangulaire de couleurs diverses; il n'était pas permis de faire plus de 30 cartons et le soir du tir, on voyait les as se pavaner avec leurs trente contre-marques glissées sous le ruban du chapeau; moi-même, à l'âge adulte, j'ai eu cette gloire, ce qui me fait quelque peu honte maintenant.

A l'heure actuelle, chaque tireur s'observe et ne consomme que peu ou même pas du tout d'alcool, tant que son tir n'est pas fini, mais, dans le vieux temps — voilons-nous la face — combien en ai-je connu qui n'exécutaient leur série de société qu'à un point d'ébriété presque complet : ils n'étaient sûrs de faire un coup profond que dans cet état, mais ils devaient prendre garde et ne pas dépasser le moment psychologique.

Le tir était lent, mais cela changea à l'apparition du peabody, du vetterli et surtout de notre cher vetterli à double détente avec lequel nous faisons de si belles passes.

Une vieille tradition qui nous est restée et qui,